

MAËL RENOUARD

L'HISTORIOGRAPHE
DU ROYAUME

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

PREMIÈRE PARTIE

I.

Je fus en grâce autant qu'en disgrâce. De l'un ou l'autre état les causes me furent souvent inconnues. À l'âge de quinze ans j'avais été placé au Collège royal, dans la classe de l'aîné des princes. L'ancienne noblesse chérifienne, la bourgeoisie fassie et les dynasties d'administrateurs au service du Makhzen y étaient naturellement plus représentées qu'à proportion de leur nombre dans le royaume, mais l'on avait soin de choisir dans toutes les couches de la société les jeunes garçons qui devaient accompagner la scolarité de ce prince, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que j'étais celui dont la naissance était la plus humble. Les recommandations de mes maîtres, la moralité de ma famille, les mérites de mon père – et la déférence pieuse dont ses relations avec les autorités furent constamment empreintes – firent sans doute que je me trouvai élu parmi tant d'enfants de mon âge dont les parents, sinon eux-mêmes, aspiraient à ce privilège.

Tout le peuple en connaissait l'existence par une rumeur profonde, mais se perdait en conjectures lorsqu'il

s'en figurait les procédures mystérieuses. Les époques où le prince commençait une nouvelle étape de son cursus scolaire donnaient lieu à une certaine fébrilité. Dans les petites villes, où les inconnus passent rarement inaperçus, il suffisait qu'un étranger eût une allure digne et grave, conforme à la manière dont on se représentait un haut fonctionnaire arrivant de la capitale, pour que l'on crût avoir affaire à l'un des « envoyés » en charge de détecter les camarades du prince. Pendant quelques jours, l'homme au complet sombre était la fable des mères de famille. Puis les semaines passaient, la vie reprenait son cours, rien n'arrivait. Probablement sa visite avait eu un tout autre objet, et si on le connaissait quelquefois, cela ne dissipait pas le fantasme. Lorsque quelqu'un disait : « je tiens de mon frère à la mairie que c'est un monsieur qui est venu s'entretenir avec le président du Conseil des oulémas », ou bien : « il est arrivé spécialement d'Oujda pour présenter les remontrances du gouverneur qui s'inquiète des retards pris dans les travaux d'extension de la voirie », il y avait toujours un sceptique, un rêveur ou un malin pour répondre : « Il faut bien trouver un prétexte, et d'ailleurs cela ne l'empêche pas d'aller parler au directeur de l'école. » Bien que, d'année en année, rien n'eût prouvé l'existence des envoyés, et qu'il eût été raisonnable d'écarter cette croyance à force de n'en jamais voir le moindre effet, ni le moindre indice, les gens des provinces préféraient inlassablement inventer toutes sortes de raisons de s'y raccrocher – et en définitive, disait-on, c'étaient les enfants de l'école qui ne savaient pas attirer

sur eux l'attention des émissaires du sultan, reproche que l'on ne formulait pourtant qu'avec tendresse, car aussi bien ne seraient-ils jamais emportés au loin par cette bonne fortune, dans une destinée que l'on imaginait certes fort éclatante, mais d'une manière si vague qu'elle pouvait également inquiéter, en tout cas davantage que les perspectives familières que leur promettaient ces qualités imparfaites, médiocres et touchantes, dont le maître des mondes, dans sa clémence et sa miséricorde, avait établi qu'elles étaient leur lot. On balançait entre ces pensées consolatrices et le muet désir, malgré tout, que dans la petite ville quelqu'un fût un jour l'objet de cette extraordinaire distinction – et pourquoi pas l'un des miens, se disait chacun sans oser le penser trop clairement, pour ne pas risquer le châtement de son égoïsme, pourtant si simple et si humain.

À mesure que le temps passait, le moment approchait où le prince quitterait l'école, et où la logique aussi bien que la lassitude devraient avoir raison de la foi dans les envoyés ; mais je connais des villages où elle a persisté longtemps après dans les esprits, parce qu'elle était l'une des formes les plus concrètes de l'espoir inexorable que quelque chose arrive enfin dans une vie et l'affranchisse, comme par un enchantement, de sa monotonie. On m'interrogea souvent sur le moment où passaient les envoyés, sur les vertus qu'il fallait cultiver pour les intéresser, sur les paroles magiques qu'il convenait de prononcer devant eux. La vérité est que les élus étaient maintenus dans l'ignorance des voies et des motifs qui

avaient conduit cette grâce jusqu'à eux. Je n'ai jamais rencontré les envoyés. Je ne saurais dire s'ils ont un jour existé.

Le Collège royal était situé dans l'enceinte du palais du sultan, dont les bâtiments aux toits de tuiles vertes formaient comme une petite cité à part, à distance de la médina, dans une zone qui confinait jadis à la campagne et que parcouraient maintenant de larges avenues, entre lesquelles la ville européenne avait étendu quelques-uns de ses nouveaux quartiers au plan en damier. On était venu me chercher à la gare et pour la première fois de ma vie, j'étais monté dans une automobile. Les vitres arrière pouvaient être obturées par des rideaux, ce qui me parut la marque d'un grand luxe ; je compris plus tard que c'était l'une des voitures qu'empruntaient les princesses ou les concubines favorites, pour se rendre dans la ville sans être vues. Après avoir contourné une longue muraille au-dessus de laquelle se déployaient les nombreux arbres d'un grand parc, elle s'engouffra dans une porte monumentale ; quand nous nous arrê tâmes, un serviteur vint ouvrir la portière pour me laisser sortir, un autre se saisit de mon bagage, et l'on me guida à travers des jardins, des cours et des patios qui me semblèrent se succéder sans fin. Le soir venait ; des oiseaux planaient dans le ciel bleu et rose, le calme n'était rompu que par l'eau des fontaines qui jaillissaient au centre des bassins, et de temps à autre, des serviteurs ou des gardes, les uns vêtus de blanc et les autres de rouge,

passaient sous les arcades en s'efforçant de se rendre peu visibles.

Il me fallut quelque temps pour me rendre familière la disposition des lieux. Ce vaste domaine comprenait une mosquée, des garages à voitures, un bâtiment réservé aux esclaves mariés, un autre qui hébergeait les gardes royaux, une clinique, des terrains de sport et une ménagerie où l'on avait recueilli vers 1910 des lions de l'Atlas, peu avant que cette espèce disparût à l'état sauvage. Dans le palais proprement dit, il y avait en réalité plusieurs palais, qui communiquaient entre eux par de longs couloirs : celui du sultan, celui d'Oum Sidi et celui de Lalla Bahia, ses deux femmes légitimes, enfin celui des concubines, dans lequel chacune avait un appartement. Je ne pouvais naturellement prétendre accéder à ce dédale plein de secrets, dont je ne pressentis l'étendue que dans les rares moments où je fus convoqué en audience chez le sultan.

Le prince me parut réservé et doux, le premier jour où je le vis. Nous ne fûmes ni inséparables ni hostiles. Je le surprénais quelquefois en train de m'observer fixement ; alors il ne détournait pas les yeux, mais prenait le temps d'aller jusqu'au bout de l'analyse silencieuse qu'il avait entamée, sans s'interrompre ni se sentir gêné parce que j'avais pris conscience des regards qu'il braquait sur moi. J'avais garde de ne pas troubler cette prérogative du sang ; je me penchais studieusement sur mes notes, comme si de rien n'était, ou feignais d'être suspendu aux gestes du maître qui déroulait son cours

sur l'estrade. Cherchait-il à faire sur moi le compte de tous les signes propres à établir dans son esprit la différence de nos rangs ? S'interrogeait-il sur les jeux du destin, qui l'avait fait naître prince et moi sans privilèges ? À quoi tenait que je ne fusse pas à sa place et lui à la mienne ? Voyait-il en moi un double régnaant dans un autre monde, ou bien dans celui-ci un rival d'autant plus étrange que, quelles que fussent ses victoires, elles seraient à jamais vaines ?

Il existait entre nous un contraste facile à observer. L'effort physique lui plaisait à l'évidence. Devenu roi, il le montra dans les longs séjours qu'il fit sur les théâtres de nos armées. Je l'entendis souvent citer un vieux dicton qui dit qu'un bon sultan doit avoir une selle en guise de trône et le ciel pour baldaquin. En revanche nos instructeurs avaient compris qu'ils ne tireraient rien de moi. Le prince ne semblait pas mépriser ma faiblesse. La peine immédiate que m'infligeaient ces exercices du corps, la lassitude morose qu'ils m'inspiraient sans que j'eusse la force de la dissimuler, rachetaient peut-être à ses yeux les supériorités que l'on me prêtait dans les disciplines de l'esprit.

Il était entendu qu'aucune faveur particulière ne devait troubler le tableau d'honneur à son bénéfice. Nos professeurs auraient été durement blâmés s'ils avaient été convaincus de le faire. Nous n'eûmes jamais le sentiment qu'une injustice de cette nature était en train d'être commise. Pourtant, que de fois j'ai cru faire vaciller la ligne de partage du ciel et de la terre, lorsqu'on

déclamait mon nom au premier rang dans l'ordre des mérites ! Je me suis longtemps demandé si ces moments avaient aiguisé en lui la rancœur ou l'humilité.

En classe d'histoire, nous avons un jeune professeur français qui avait été élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris. Il était de la promotion de Georges Pompidou. Nous l'apprîmes plus tard, naturellement ; à l'époque, Georges Pompidou était encore tout à fait inconnu. Ce professeur avait en partie dû sa nomination à un lien de parenté avec la femme du résident général, en partie à ses talents qui avaient été très tôt reconnus et salués par d'éminents historiens d'avant-guerre. Quand il avait seulement vingt-trois ans, un chapitre de son diplôme d'études supérieures avait été publié sous la forme d'un article dans les *Annales d'histoire économique et sociale* : « Les papes et le conflit franco-anglais en Aquitaine de 1259 à 1337 ». Nous ne savions pas quelle bifurcation de l'existence l'avait conduit dans notre pays, où il ne resta, je crois, que quatre ou cinq ans. La perspective d'une carrière trop linéaire à l'université l'avait peut-être, tout simplement, ennuyé.

Les professeurs d'histoire donnent rarement le sentiment qu'ils pourraient avoir été – ou bien être, un jour prochain – des acteurs même de second rang des événements qu'ils enseignent. Ils trouvent tant de causes à ce qui arrive qu'ils verrouillent l'histoire sur elle-même. Delhaye, notre professeur, nous déconcerta par son attitude qui était l'inverse de celle-là. Quelques-uns parmi

nous s'en défièrent. J'étais de ceux, plus rares, qui furent conquis. Il nous invitait à considérer les situations historiques avec les yeux des hommes qui les avaient vécues et en avaient décidé. Il nous montrait qu'un choix n'a jamais le sens univoque que lui trouve la postérité, parce qu'elle se croit instruite de l'enchaînement des faits. On pense qu'une décision ferme des possibles, disait-il, et que, de décision en décision, l'infini du possible se réduit graduellement. En vérité, chaque décision ouvre autant de possibles – et même davantage – qu'elle n'en ferme.

« Il faudrait écrire l'histoire en style de chancellerie, me dit-il un soir à la fin d'un cours. C'est le style de ceux qui l'ont faite et qui savent qu'il faut toujours conserver aux paroles et aux actes des significations diverses ; de sorte qu'ils vivent dans plusieurs mondes, celui qui advient finalement étant un parmi d'autres, qu'il n'écrase du poids de ce qu'on appelle sa "réalité" qu'aux yeux des hommes de la postérité. »

Je me plaisais à figurer ces mondes que des phrases sibyllines maintenaient en équilibre ou en lutte. Plus tard, je dis au prince que Delhayé m'avait fait voir le possible ; le prince me répondit qu'il lui avait fait toucher du doigt la nécessité. « S'il y a tant de choses possibles et qui sont aussi près d'être réelles, m'expliquait-il, alors les choses qui ont lieu finalement doivent être appelées, portées, entraînées par un surcroît de force immense et implacable. » Je compris la logique de sa position, mais n'abandonnai point la mienne.

Vers la fin des années cinquante, Delhaye occupa un poste de sous-directeur à l'Unesco, et lorsque Georges Pompidou devint Premier ministre – puis président de la République à plus forte raison – il caressa l'espoir d'être nommé ambassadeur de France dans notre pays. Il ne fut pas exaucé. Je sus qu'il se demanda longtemps si son ancien élève devenu roi n'avait pas fait échouer sa nomination non pas en la refusant, mais en l'appuyant trop peu, pour des motifs qu'il ne savait percer ; certains le lui avaient laissé entendre. Je n'avais jamais observé d'hostilité entre eux, cependant ; bien des années après, à plusieurs reprises, le prince devenu roi avait dit à des journalistes que si le sort ne l'eût appelé sur le trône, il aurait voulu être historien, et dans l'une de ces interviews il avait rendu hommage expressément à son professeur du Collège royal. Peut-être avait-il simplement trouvé déplaisante la perspective de se retrouver dans la peau du jeune élève qu'il avait été, quand il aurait en face de lui le représentant de la France.

Le sultan Sidi Mohammed avait soumis le prince à un régime sévère. Il se pliait comme nous aux règles de l'internat. Elles n'avaient pas changé depuis des décennies, et le souverain entendait bien forger le caractère de son fils à la discipline de cette tradition qu'il devrait à son tour incarner sans avoir la prétention de l'assouplir ou d'y déroger par confort. Pour moi, je souffrais peu de cette atmosphère stricte, car chaque minute était gagnée sur un destin obscur. Je crus voir que l'ennui lui pesait davantage. Le soir, il s'efforçait de le distraire par

des parties d'échecs où il affronta tour à tour ses compagnons d'étude. Mais soit qu'ils fussent véritablement malhabiles, soit qu'ils eussent trop peur de vaincre, ils lassaient vite la patience du prince par leur médiocre adversité. Il faut dire qu'il tentait à dessein leur lâcheté – ou leur courage – en appelant devant eux les échecs « le jeu des rois », comme s'il y avait eu là une sorte de domaine réservé où il eût été sacrilège de lui disputer la suprématie. Je sentis qu'il méprisait ceux qui s'inclinaient volontairement sans être capables de tenir un semblant de combat. Alors j'osai remporter notre première rencontre, puis humblement lui offris de prendre sa revanche. Je le laissai gagner cette seconde partie de haute lutte. J'étais habile à feindre la défaite, sans trahir un grossier relâchement. Vint la manche décisive, où je fis en sorte d'être un peu plus facilement battu. Le prince me crut fier, coriace, sans peur ; il dut me louer d'établir authentiquement ses forces. Ce fut ma première entrée en grâce.

[...]